

76

FACÉTIES

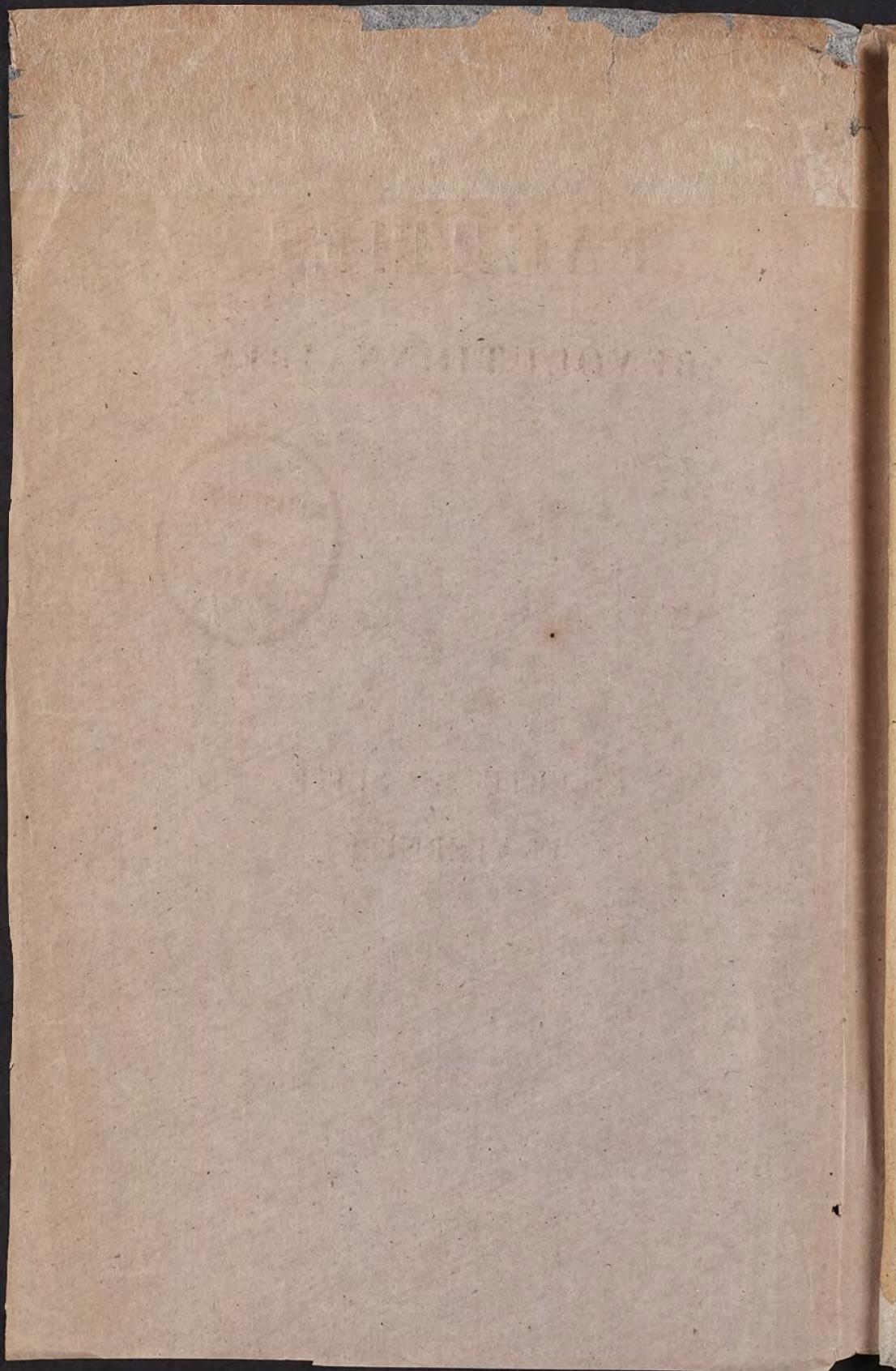
RÉVOLUTIONNAIRES.



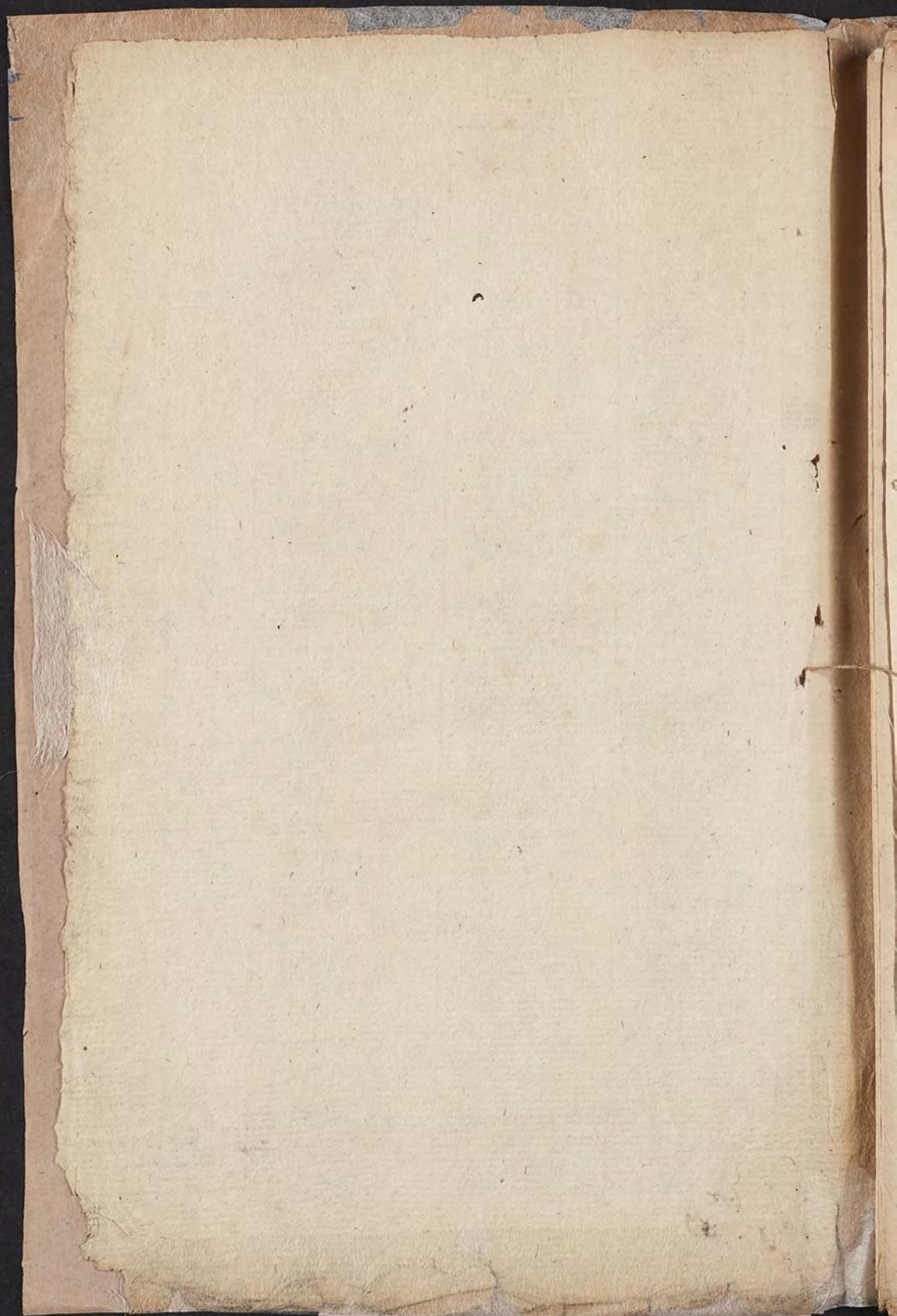
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

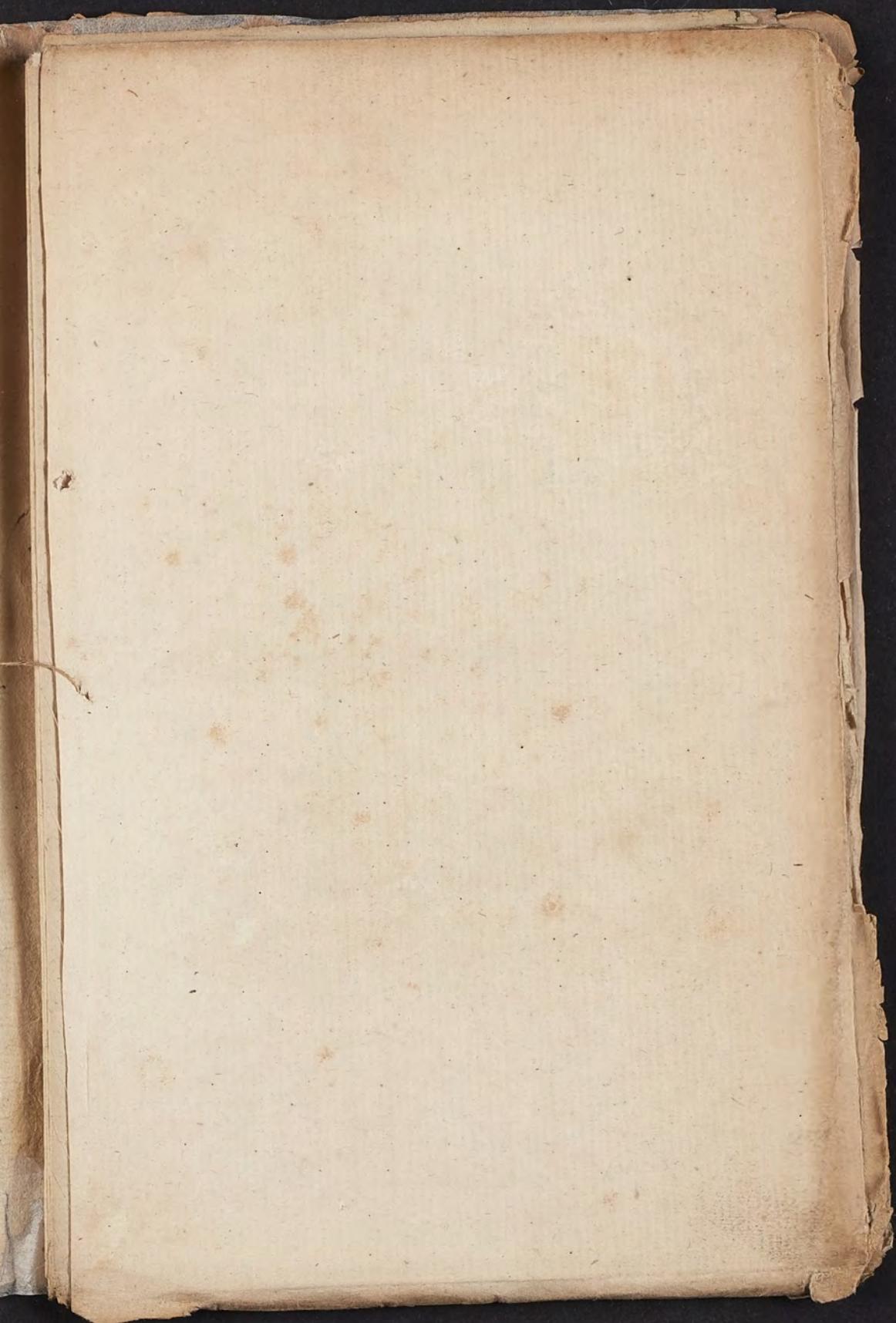
OU





128.89 -







La Confession Générale de deux Personnes connus.

CONFessions
GÉNÉRALES
DES PRINCES
DU SANG ROYAL,
AUTEURS DE LA CABALE
ARISTOCRATIQUE:

ITEM, de deux CATINS distinguées qui ont
le plus contribué à cette infernale Conspiration:

PLUS, un Acte de repentir de Monseigneur
DE JUIGNÉ, Archevêque de Paris.

COPié littéralement sur les Manuscrits originaux de ces
vils destructeurs de la Liberté, & donnés au Public par
un homme qui s'en rit.



A ARISTOCRATIE;

Chez MAIN-MORTE, Imprimeur des Commandements
secrets de S. A. R. Mgr. le Comte D'ARTOIS.

1789.

A V I S.

L'Editeur de cet Ouvrage a maintenant sous presse un Drame en cinq actes, & en prose, ayant pour titre : la Conspiration découverte, ou l'Aristocratisme dévoilé : ces différents faits mis en scènes, présentent au Peuple un exposé sincère du caractère des personnages qu'il a mis en actions. Il ose se flatter que la parfaite connoissance qu'il en a, fera rendre justice à son courage & à son amour pour la Liberté.



Un seul mot pour commencer.



IL ne falloit pas moins que les grands événements arrivés en France , dans les courants de Juin , Juillet & Août de cette année 1789 , pour donner un relief au bon homme Nostradamus , dont les centuries commençoient à tomber en discrédit. Il a prédit les affligeantes révolutions auxquelles ce Royaume si puissant a été en proie ; & malgré sa prédiction sinistre , il n'a pu empêcher la Cabale formée par une troupe de Brigands despotiques , à se liguer ensemble , pour épargner un démenti à ce Prophète annuel.

Ce vieux Roquentin s'est expliqué bien confusément sur le sort à venir des Aristocrates ; mais les braves Parisiens ont donné publiquement le mot de l'énigme , en exécutant les préliminaires d'une Tragédie qui semble présager une mort infâme à tous les ennemis de l'Etat , sans distinction de rang , de sexe , ni de caractere.

Ils s'en sont méfiés , les scélérats , & ils se sont dérobés pour un temps à la vengeance publique : ils ont fui comme de vils assassins , au désespoir d'avoir manqué leur coup , mais qui se promettent de revenir sur leur pas consommer leur exécrable forfait.

Leurs desseins avortés , la mâle & subite résolution des Parisiens , le courage incompréhensible de la Garde Nationale , le châtiment des traîtres , tout devroit leur assurer la vérité de ce proverbe : *Qui compte sans son Hôte , compte deux fois* , & leur inspirer le dessein de nous représenter leurs fronts humiliés , leur existence abhorlée , & de se confier , sans feinte ni trahison , à un Peuple qui réellement n'est pas sanguinaire , qui a toujours révéré le sang de ses Maîtres , lors même qu'il avoit à s'en plaindre , & qui ne s'est armé qu'à regret pour recouvrer & défendre sa liberté.

Ils en ont déjà donné quelques atteintes ; mais bien fou qui s'y fiera. On ne renonce pas facilement au desir de renouer une trame si bien ourdie ; & j'ai toujours entendu dire à mon pere , habile politique , s'il en fut , que lorsquelle soif de régner s'étoit une fois emparée de

l'ame d'un Grand , la mort seule pouvoit lui en faire perdre l'idée. Pour prouver son asser-
tion , il m'a cent fois cité l'exemple de Crom-
wel qui réunissoit à la férocité d'un tigre ,
toute la noirceur fanatique d'un *Archevêque* ;
& chaque fois que j'ai comparé cet exécrable
usurpateur avec nos Princes criminels , je
n'ai pu m'empêcher de frémir de retrouver en
eux ses détestables principes.

A l'exemple de l'abominable furie Duchesse
de Polignac , qui sans doute , se livrant à toute
la vigueur de son tempéramment , disoit tout ,
en exécutant quelque nouvel acte de lubricité ,
à songalant Palfrenier , l'Abbé de Vermond (1):
le joyeux exposé de ses fredaines , donné au
Public sous le titre imposant de confession ,
& affaissonné des mots imposteurs de remords
& de repentir. Son lâche & cruel amant , le
Comte d'Artois , voulut aussi nous donner des
détails sur sa vie privée , qu'il décora de la
même épithète , mais où il regne un peu plus
d'hypocrisie.

(1) C'est ainsi que cette Laïs appelloit l'Abbé de Ver-
mond ; aussi disoit-il d'elle , sur le ton de pair à compa-
gnon : *je la bâte , la sangle , & la monte*.

Si ces deux Associés unis par le vice & la barbarie , ont prétendu nous abuser par leurs perfides pasquinades , nous devons les assurer qu'ils se trompent , ainsi que ceux de leurs complices qui prennent aujourd'hui la même voie en abrégé.

Leur respectable chef non-seulement a donné l'exemple de ce subterfuge grossier , par l'impression de l'aveu de ses forfaits , mais encore par une lettre circulaire , écrite à chacun d'eux , dont nous allons donner la teneur.

J'ai déchiré le voile , imitez-moi.

» O vous , chers compagnons de malheur ,
 » qui souffrez avec moi toutes les vicissitudes
 » de la fortune , daignez m'écouter , & ran-
 » ger votre ame au parti dont je vous donne
 » l'exemple ! C'est en vain que vous m'avez
 » prêté votre secours , pour pouvoir régner
 » sur de grands Singes & de petits hommes ,
 » de plats Courtisans , & presque tous des
 » sots , le Ciel n'a pas permis que je recueille
 » le fruit de ma folle ambition ; il lui arrive
 » parfois de protéger ceux qu'il sacre. Con-
 » traints de fuir la fausseté , la flatterie , tous
 » les vices qui dégradent l'humanité , & af-

» siégeoient le Palais de mon frere , ont
 » pris asyle dans mon cœur fortement affecté
 » de ces divers poisons. Je me suis résigné à
 » un acte de justice & de religion. (1) Cet
 » acte a rétabli en quelque sorte le calme
 » dont j'avois cessé de jouir. *J'ai déchiré le*
 » *voile , imitez-moi ; profitez de cette con-*
 » *solation spirituelle , confessez vos iniquités*
 » *comme j'ai confessé les miennes , & atten-*
 » *dons de la France Nationale une absolution*
 » *dont nous nous serions passés de la part de*
 » *la France , courbés sous le joug du despo-*
 » *tisme ».*

La motion de ce Chef de brigands conjurés , fut très-vivement applaudie de l'Assemblée destructive , & chacun de ses Membres résolut d'en faire son profit. Cependant , pour ne pas laisser le Public bénévole , par des tissus affreux , qui , reproduits à ses yeux , sous des noms différents , détruiroient l'effet qu'ils osoient encore en espérer , ils résolurent unanimement de confondre ce qu'ils avoient

(1) Ce genre d'écrire , selon moi , pourroit être nommé style problématique de l'aristocratie , propre à surprendre le parfait Citoyen.

la bassesse de nommer des péccadilles & d'en former un ensemble capable de rétablir la confiance , en faisant croire à leur franchise,

C'est ce ramas impur d'atrocités , de crimes , de dissolutions , de libertinage , d'affreuses corruptions , d'actions perverses , & de trahison , que je me suis procuré avec le plus grand soin , que j'ose présenter à la Nation entière , n'ayant pas d'autre hommage à lui offrir , & je puis en prouver toute l'utilité .

L'exécrable conspiration de ces traîtres abjects , ne doit leur laisser entrevoir que l'appareil affreux du plus infamant supplice ; mais les ames sensibles , effrayées des flots de sang qu'ils ont déjà vu couler à leurs yeux , pourroient se fatiguer de ces exécutions nécessaires : & pour en arrêter le cours , rechercher avec soin quelques moyens de justification , pour dérober à la mort les moins coupables de ces Conspirateurs .

Or voici l'utilité de cette sincère production ; elle convaincra la trop foible humilité , que le seul & moindre de ces monstres est un objet d'exécration , dont le châtiment arrache une tête à cette hydre soufflant le poison , aussi dangereuse que celle du marais de

Lerne , qui , comme cette vile engeance , se reproduisoit à l'infini .

Je supplie toutes les personnes entre les mains desquelles tombera cette inique confession , de ne la point révoquer en doute . Chaque article a son original , consenti & signé de la main de celui qui en a fait l'aveu . Comment n'y pas croire ? *Habemus confitentem reum.*

Il faut donc me disposer à rougir au moins une fois dans ma vie , s'écria le Prince de Conti , en poussant un soupir de douleur & de rage . Quoique cet effort pénible coûte à mon cœur , il faut bien me soumettre à la plus dure des loix , la nécessité . Allons .

Je suis un monstre , toute la France en est maintenant convaincue ; un seul instant m'a acquis ce titre que j'avois démenti par un nombre d'années considérable de scélérateſſe que j'ai toujours fçu couvrir du voile épais de l'hypocrisie la plus raffinée .

O mon Pere , combien de fois ne m'avez- vous pas prédit le sort cruel que j'éprouve en ce jour ! En secret j'osai vous outrager ; je plongeai le poignard dans le sein de la plus

tendre des épouses, & de la plus vertueuse des meres. Vous m'appellâtes, en ce temps, fils ingrat, mauvais mari, & vous me soupçonnâtes d'être un jour un lâche citoyen; vos pressentiments sont accomplis. Oui, j'ai trahi mon Roi, ma patrie, & j'ai vendu mon suffrage à l'ambitieux qui vouloit devenir l'usurpateur d'un Monarque vertueux & sensible. Que dis-je mon suffrage? J'ai coopéré à toutes ses actions, servi ses manœuvres, & je me repaissrois d'avance du spectacle horrible d'une Nation ensevelie sous ses propres ruines.

Qui jamais auroit pu s'attendre à ce trait de ma part, moi dont les premières années annonçoient à la France que je serois un des plus beaux fleurons de sa Couronne? Illusion trop tôt détruite, combien de temps vous m'avez servi! Dans l'intérieur des temples de la volupté, je nageois dans une mer de délices. Au sein de la Capitale, humble, charitable, dehors simples, populaires & affables, la vénération publique suivoit mes pas. Pauvre Peuple, rougis de ta crédulité; c'est ainsi que le Grand t'abuse.

Très-chere d'Aigremont que d'encens j'ai brûlé sur tes Autels; c'est de tes pétulentes

leçons dont j'ai si bien profité que je tiens les préceptes de la lubricité ! ta gorge ferme & rebondie , tes contours charmants & gracieux , ta taille svelte & élégante , ce Sanctuaire ou tant de fois j'ai pénétré triomphant , levant fierement la tête en conquérant glorieux tout en toi m'enchantoit , tu excites cependant le remords dans mon ame ; mais qu'il ne blesse pas ta rigide délicatesse , mon seul regret , c'est de t'avoir trop payée.

Sainte Foix , d'Argenville , Monaco & vous aussi chaste Duchesse de Polignac , vous reçûtes tous mes hommages , par reconnaissance rassurez ma conscience timorée , vous en êtes-vous repenties ? Non. N'est - il pas vrai ? Heureux si votre nombre eût satisfait mes sens ; mais j'ai joint aux prostituées de la Cour les plus viles créatures de la Capitale.

Après toutes ces bagatelles , je pensai à mon rang , & je me dis que ces passions frivoles ne satisfaisoient pas son orgueil ; il me restoit à sacrifier à l'ambition. Ce n'étoit pas assez pour moi d'être *Conti* , chéri , honoré , l'orage se formoit un parti puissant , s'emparoit de la Monarchie , la cabale me tendit les bras ; je me jettai à corps perdu dans son sein.

Avec quel sentiment de rage n'ai-je pas appris la perte de mes armes & de mes munitions ; cette réserve de canons destinée à foudroyer les Parisiens , leur sert donc aujourd'hui à assurer le succès de leur noble entreprise , imbécilles que nous sommes , nous leur avons donné des verges pour nous fouetter.

La canaille distinguée est actuellement bafouée par la canaille populaire. Juste retour des choses de ce monde ; il faut en convenir , nous l'avons bien mérité ; il est affreux d'être obligé d'en passer par-là , mais que faire ? Il vaut encore mieux flétrir que de rompre ; quelques années de honte seront bientôt écoulées , & je préfère l'évanouissement de mes titres & de ma grandeur à l'infâmie d'aller parer l'illustre gibet *du coin du Roi* , étranglé par le glorieux licol (1) qui m'a été passé au berceau , que j'ai toujours porté avec orgueil , qui , seul me rendoit différent d'un autre & m'attiroit les respects des sots.

Nous n'avons pû réaliser les forfaits exécrables dont nous avions conçu l'idée , errant ,

(1) Combien d'autres le portent & qui ne s'en rendent pas plus dignes ?

proscrits, quelle est la seule ressource qui soit en notre puissance, celle des lâches. Je m'empresse d'en profiter. Je me prosterne aux pieds de la Nation pour lui demander humblement pardon de n'avoir pas été totalement son destructeur. Puisse le remords forcé qui tourmente mon cœur, me rendre digne de la grâce que je sollicite. Ce sont les sentiments sincères de LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH, Prince de Conti.

Au bout du fossé la culbute.

En voilà une bien conditionnée, dit à son tour la Princesse de Monaco, taillant sa plume pour tracer sa Confession. Quoi, pour rentrer en graces avec ce Peuple que je déteste, il faut lui dévoiler les secrets de ma vie. Quelle fâcheuse extrémité ! Eh ! de quoi, diable, puis-je l'entretenir ; sinon de ce qu'il façait à quelques particularités près. Je céde, puisqu'il le faut à cette dure circonstance ; & je me confesse au tiers & au quart. Je suis attachée à la cabale, j'en conviens ; mais est-ce ma faute ? Sans ce flandrin de Prince d'Hénin, qui m'a corrompue ; je n'eusse jamais pris parti dans cette ligue infernale, le diable l'a voulu, & la chose est faite.

Je proteste donc contre cette liaison que je n'ai formée qu'accidentellement, & pour diminuer en quelque sorte son énormité, je vais remonter à sa cause primitive.

Je suis née, je ne fçais sous quelle planète, mais si je consulte la force de mon tempéramment, mon amour pour le plaisir de tous les genres, la singularité de ma construction, tout me porte à croire que Vénus à présidé à ma naissance, & qu'à cette époque la galante Déesse me combla de ses dons les plus précieux. Avant d'entrer dans des détails sur mes orgies libidineuses ; je dois une confidence au Public que je n'ai faite encore qu'à ceux & celles que j'ai associé aux actes de mon affreux libertinage. *A ceux & celles ;* m'allez-vous dire, étonnés de cette abominable mélange ? Oui, ceux & celles ; mais je suis en quelque sorte excusable, puisque la chose est naturelle, & que, quoi qu'en apparence aussi déréglée que cette gueuse de Duchesse de Polignac, c'est dans ma construction que je puise mes moyens de justification.

Partout nommée Princesse, ce titre semble annoncer mon sexe, & c'est ainsi que la multitude est souvent abusée. Je ne suis ni femme

ni homme , & je suis à la fois l'un & l'autre , voilà tout le mystere. Suis-je donc criminelle d'avoir écouté la voix de la nature & de m'ètre alternativement servi de la cheville ouvrière qui distingue le sexe masculin d'avec le féminin , & du charmant canal des graces , puisque je posséde en même-tems ces deux organes du plaisir ?

Tantôt sacrificateur ardent , je jouissois de cette sensation voluptueuse en exploitant les jeunes filles que j'emmenois à se résoudre à satisfaire mes brutals désirs ; femmes de chambres , jeunes villageoises dans mes terres , tout ce que je rencontrois devenoit la proie de mes caresses , & souvent les bras robustes de mes laquais ont enchaîné la résistance de celles qui faisoient les difficiles. De tels services de leur part valoient bien récompense. Je l'offrois sur champ , & redevenue femme , je couchois la victime sur le même autel , & mon cocher , mon postillon , mon coureur & mes trois laquais s'en donnoient à cœur joie en festoyant mes molasses appas.

Une aussi bizarre construction & l'usage que j'en faisois firent jaser en peu de temps la renommée , & exciterent l'émulation des cu-

rieux Amateurs. Le Marquis de Vilette fut un des plus empressés, la réputation distinguée de cet enfant de Sodome (1) parvint à mes oreilles; j'écoutai favorablement sa proposition, & conclus avec lui le plus plaisant Traité.

CONDITIONS auxquelles je consens à passer une nuit avec M. le Marquis de Vilette.

ARTICLE PREMIER.

M. le Marquis de Vilette n'ignore pas plus que je suis androgine, que je n'ignore qu'il est un B... décidément; il faudra donc après vérification faite de mes deux sexes qu'il se soumette à en faire la double épreuve, & qu'à son tour, il soit aussi le patient.

ART. II.

Je suis singulièrement reconnaissante: or, comme en vertu de ce premier article, M. de

(1) Note de l'Editeur. Vous connoissez le Marquis de Vilette, ce vérificateur aimable, ce profélique de Socrate, cet ami intime de Monvel Bardache, chassé du Théâtre Français & Végérant actuellement aux variétés. Ce corrupteur de jeunesse, cette peste publique est réuni à la bande aristocratique.

Vilette

(17)

Vilette , ne jouiroit qu'à demi ; je me résigne à lui présenter mon postérieur , pour se livrer à son penchant favori .

A R T. I I I.

Quoi qu'une nuit soit bientôt passée , M. de Vilette , s'en tiendra à la seule que je lui destine . Je tiens beaucoup à la quantité , & je ne crois pas que la durée de la vie soit assez longue pour satisfaire ses sens pleinement en accordant plus d'une nuit à chaque individu que nous gratifions de nos caresses . En fait de lubricité , je dis avec le bon Lafontaine . *Divertie , c'est ma devise .*

A R T. I V.

Monsieur le Marquis de Vilette s'engagera en outre à me produire tous les gitons de sa connoissance , afin de m'en servir successivement , comme de mon côté , je promets de lui adresser tous les beaux garçons dont j'aurai reçu les prémices & dont le lendemain je ne me soucierai plus .

Cet accord mutuellement signé , nous procédâme fidèlement à son exécution . Oh nuit , charmante nuit ! nous ne profitâmes pas de

B

ton obscurité. A la lueur de mille bougies, nous scellâmes nos transports avec la plus grande ivresse, tour à tour Hebé, Ganimède ; je ravissois le cher Marquis qui se prêtoit à mes voluptueux caprices, avec toute la complaisance *d'Alcibiade*.

Oh France, que je regrette t'on séjour enchanteur, je languis, je me consume dans la privation des jouissances que j'ai trouvées dans ton sein ; que ne me rejoignez-vous, mon cher Archevêque de Sens, vous dont les talents agréables ont tant de fois calmé l'ardeur de mon tempéramment ; le désespoir m'accable, & tout me dit que j'y succomberai si je n'ai le prompt secours de vos doigts bénis.

Abbés, Robins, Prélats, Militaires, Marquise, Duchesses, Actrices, Valets, Soubrettes, Moines, & jusqu'au rebut de la plus vile populace, j'ai tout fait servir à mes exécrables amusements. Je ne scavois plus où en chercher de nouveaux, lorsque mon étoile maudite m'aproxima de ce scélérat d'Henin. Pouvoit-il m'arriver un plus grand malheur ? Il ne m'importe gueres de le connoître Fourbe, sans délicatesse, sans mœurs, traître, parjure,

& souillé de tous les vices. Je le croyois un homme, & le gredin n'en a que l'apparence. Pour comble d'infortune, je vis déserter mes drapeaux du moment de mon union avec ce misérable, j'en avois la rage dans le cœur, & je crus ne pouvoir mieux me venger du mépris que j'inspirois, qu'en partageant la fureur atroce des ennemis de l'Etat, & des féroces Conspirateurs auxquels je me livrai en consacrant à leurs criminels projets tous mes soins & mon adresse.

Je lus, avec la plus grande attention, le noir plan de cette affreuse conjuration, que je tenois copié de la main du Comte d'Artois. Que je le trouvai beau. Des freres égorgés, un trône usurpé, une Reine Poligame, une Ville réduite en cendres, des Citoyens massacrés ou courbés sous le joug du despotisme & de la tirannie, des fleuves de sang dans lesquels nous aurions pu nous baigner à loisir, quel spectacle enchauteur pour une Megere ! j'en favourois tous les délices. Hélas ! ce n'étoit qu'un beau songe ! Quel réveil humiliant ! & quel en sera la suite ?

Voilà mes crimes, ô Français, le repentir n'a pas dicté cet abominable aveu, la force

de la vérité seule a pu me contraindre à dévoiler mon cœur, votre haine est légitime; car je sens que je vous abhorre, ô douce réciprocité. Si d'une main sûre je pouvois porter le fer & la flâme dans votre Capitale, j'irois à l'instant y braver les supplices qui m'y attendent; je tendrois, sans frémir, ma gorge au fer des bourreaux. Les plus affreux blasphèmes, les plus noires imprécations, vous adresseroient les derniers vœux de

La Princeſſe D E M O N A C O.

Comment diable faire?

Que n'êtes vous encore en ma puissance formidable, amas de canons que j'avois si précieusement recueillis dans mon Château de Chantilli, que n'avez-vous servi à l'exécution de nos desseins; je ne rougirois pas en ce moment, d'être réduit à la triste nécessité de promener en criminel errant & vagabond, l'inutile existence d'un lâche Prince justement chassé de ses foyers.

Les armes de Condé sont dans les mains du Peuple. Quel Dieu l'a donc pu protéger à il n'en faut pas douter, c'est celui de la li-

berté. Notre espoir est détruit ; proscrits condamnés , l'échafaud nous attend , & nos têtes sanguinolentes sont destinées à completer le triomphe des Parisiens.

Tel est donc le fruit qu'on doit attendre d'une fureur barbare & meurtrière , égarés par cette aveugle passion ; nous nous y sommes livrés en imprudents , nous nous sommes perdus nous mêmes , & des chants d'allégresse ont remplacé les funestes cris de mort que nous voulions faire pousser. Fatal enchaînement des plus cruelles circonstances ; qui jamais t'auroit pu prévoir ? raison , tu rentres dans mon cœur & tu désilles mes yeux. Non , je ne suis plus Condé , ce Prince fourbe , artificieux , méchant , traître & sanguinaire ; je suis un homme vendu aux loix de l'humanité , (1) & qui déteste ses égarements.

Recevez , Français , l'expression sincère de mon repentir , ce n'est point pour mendier bassement la vie , que je me prosterne à vos

(1) N'y croyez pas , mes Concitoyens , plus de confiance en ces brigands , & sur-tout aux grands ; profitez ces monstres sans pitié , ils seroient toujours vos tyrans & vos bourreaux.

genoux. Je suis indigne de cette grace, & ce bienfait de votre part seroit pour moi le plus cruel supplice ; je suis rongé par des remords que la mort seule peut éteindre. O mon fils, ô Bourbon, je suis l'auteur de vos égarements & de votre détestable conduite ; j'ai nourri, dans votre cœur, la basseſſe & l'infamie qui régnoient dans le mien. Vous êtes un monſtre, & c'eſt mon ouvrage.

La foibleſſe ma conduit dans le gouffre où je suis plongé. Complaisant, empressé à prévenir les desirs d'une Reine orgueilleufe & vindicative, j'ai fecondé ſes deſſeins criminels & ambitieux. Applaudissant ſa diſſolution, la contagion de l'exemple me ſéduiſit & m'en- traîna. Quel affreux tableau ! qu'il m'inspire d'horreur, & comment ai-je pu me réſoudre à ſuivre ce torrent fangeux ?

Un Monarque plongé dans la sécurité, ſe livroit à la fauſſe idée d'un Peuple heureux.

Une Reine enſévelie dans la bourbe du plus ſale déſordre, inſenſible à la pitié, rejette inhumainement les cris de la douleur & la voix de la nature.

Une Famille Royale dont la naissance équi- voque inspire l'horreur à la Nation qu'elle doit un jour régir.

Un Prince insouciant n'ose se déclarer ni l'ami du Peuple ni celui de la liberté , & reste bœuf au milieu des troubles & de la calamité.

Son frere , abîmé de dettes , perdu de débauches , associe son illustre belle-frère à ses révoltants excès ; il achieve d'éteindre en elle le reste du sentiment , ils pillent ensemble le trésor public & les deniers des Citoyens , volés par leurs coupables manœuvres , (1) sont dispersés de toutes parts. Le désordre augmente , il devient irremédiable , il ne reste plus que le parti du crime , & ce couple exécrable fait sur l'autel de la vengeance , l'horrible ferment de le consommer ,

Les victimes sont désignées , déjà elles sont époufées par la famine ; mais leur entiere destruction manque à leur fureur , on s'y prépare.

Une cohorte d'infâmes Ministres s'em-

(1) Peut-on , sans horreur , retracer l'infame moyen que d'Artois & Marie-Antoinette mirent en usage pour extorquer des bons au Roi , & pour engager le coquin de Ministre Calonne à se désafir des deniers de la Nation. O races futures , le pourrez vous croire ? C'est une Reine , un frere de Roi qui s'abreuvent ainsi du plus pur de votre fang.

parent du Trône & y captive un Roi tendre & vertueux, entretient son illusion & le poussent à disgracier le seul honnête homme (1) qui pouvoit faire luire à ses yeux le flambeau de la vérité. (2)

Un hypocrite de Breteuil, un lâche de Barratin, un Broglie, vrai suppôt de l'empire infernal, Villedieu, Berthier, Foulon; voilà les monstres qui dirigent cette effrayante entreprise.

Un cafard, un tartufe possédé du Démon, du fanatisme, entre dans l'affreuse ligue, devient un des plus dangereux *Conspirateurs*, & le scélérat masque sa perfidie du voile de la religion qu'il outrage. (3)

Versailles ne forme plus qu'un cloaque infecté de Catins, de Tribades & de Brigands. Ce n'est plus l'éclat, la magnificence d'une Cour aimable, c'est un antre où le crime veille

(1) Il en existoit encore quelques autres à la Cour; mais combien en général ils y sont rares.

(2) M. Necker.

(3) Notre très-digne & respectable Archevêque, M. de Juigné, qui, malgré sa traître action, donne au Peuple des bénédicitions de la même main qu'il eût voulu l'écraser.

& médite sans cesse sur les moyens de faire régner impérieusement le despotisme.

C'est à ces dégoûtantes sang-fues dont je n'ai pas dédaigné de me déclarer le complice, que j'ai promis ma faveur ; & le descendant du grand Condé prend, sans rougir, le titre d'assassin du Peuple.

Je descends dans mon ame, je n'y trouve plus aucun sentiment d'humanité. La perspective du carnage & de la destruction, ne glace pas mes sens, & ne révolte pas mes regards. Je me familiarise avec l'idée du massacre, & je me promets d'avance d'être sourd aux gémissements d'un Peuple expirant sous nos traits destructeurs.

Je rassemble avec soin ces foudres redoutables, qui lancent la mort, & ces globes de feu, employés par mon aïeul, pour maintenir la splendeur de l'état, & détruire ses ennemis. Ils doivent bientôt ravir les biens & la liberté des François dont le seul crime est de nous avoir trop aimés.

La Providence vient au secours de ce Peuple, & nous voyons la barque surgir au port. Nous fuyons, & nous emportons avec nous la haine & l'exécration publiques. Les vœux

les plus ardents se forment pour notre mort ;
échapperons-nous à l'anathème ?

Quelle étoit notre folie , notre ambition d'osier fonder la cruauté sur nos prérogatives , prérogatives funestes , dont l'abolition commencée ne peut que former la base fondamentale du bonheur public ?

A l'ombre de ces priviléges , ou de ces prétendues prérogatives , quelles tyrannies n'avons-nous pas employées , & moi particulièrement ? Les Corvées , le droit de Chasse , l'extrait de la Féodalité , toutes ces différentes vexations ont été autant de moyens d'assouvir notre barbarie , & la Chasse seulement a procuré à mon antipathie plébéienne plus de dix mille victimes , dont les galères fourmillent encore aujourd'hui.

Mes forfaits & la vindicte publique ne me permettront plus d'exister parmi vous. N'en recevez pas moins , bons & braves Citoyens que j'ai vexés impitoyablement , l'aveu sincère de mon repentir. En vous persécutant , j'ai outragé les droits de l'humanité , & me suis fait gloire de surpasser la majeure partie de la Noblesse , dont l'orgueil féroce fe fait un jeu d'écraser le Pauvre , pour soutenir un faste ridicule.

Combien de fois, pour soutenir l'existence d'un vieillard accablé par la misere que je me plaisois de propager dans mes domaines, le jeune Paysan n'a-t-il pas parcouru la campagne, & exposé sa liberté pour tuer, d'une main tremblante, une piece de gibier, & prolonger, de quelques heures, la vie de son malheureux pere ! Insensible aux larmes de toute une famille, aux derniers efforts de la vieillesse expirante, tombante à mes genoux, pour implorer la grace du coupable, je l'envoyois ignominieusement aux galeres; je plongeais le poignard dans le cœur de ces infortunés suppliants : la Loi me secondeoit, & voilà ce qu'on appelle les privileges de la Noblesse. O mon Altesse, mon Altesse, humiliez-vous, & convenez de bonne foi que, si la chaîne devoit être le partage de quelqu'un, vous y aviez infiniment plus de droits que les êtres languissants qui y sont entraînés par la vengeance & la cruauté des Grands !

Celui qui n'a jamais fait de gracie à personne, peut-il l'espérer, sur-tout lorsque, venant de se prêter à une Conspiracy inouie, il vient de se faire des ennemis d'autant d'êtres qui respirent ?

O vous, nouveaux Césars, Artisans respectables, que le patriotisme a tiré de vos ateliers, pour voler à la défense de vos Compatriotes, votre courage mâle & héroïque m'étonne & me confond ! C'est vous qui êtes des vrais Guerriers ; & nous que le rang destinoit à remplir les fonctions de ce titre utile, nous ne sommes plus que des mirmidons que la terreur fait fuir comme une bande de lievres à l'aspect du Chasseur.

Toute souillée qu'est mon ame, elle m'inspire encore ; elle exhale le foible reste de vertu qui y étoit contenue, & je vous en adresse l'expression.

Vous vous parez de lauriers, & le reste d'une bande affreuse dont je me sépare, vous prépare ici des cyprès. Vous dansez peut-être sur votre tombe qui, couverte d'une légère surface, éloigne de vos yeux tout le danger où vous êtes encore exposés, ce n'est qu'une légère partie de notre Ligue qui s'est soustraite à votre vengeance ; mais nos Agents secrets existent autour de vous, & ses infames Auteurs les soudoient jurement, pour introduire parmi vous le trouble & la dissension, & c'est en vain que vous comptez sur la fidélité. Votre

Cocarde Nationale que vous regardez comme symbole du Citoyen, peut tout-à-coup prendre une couleur différente, & par une horrible métamorphose annoncer le signal de la consommation du crime.

La vérité préside à ces expressions que le remords m'arrache. Puisse cet événement affreux ne jamais se réaliser ! Que le Soleil n'éclaire jamais cette abominable révolution ! C'est le vœu qu'une douleur extrême dicte à LOUIS-JOSEPH DE BOURBON, Prince de Condé.

L'exemple m'encourage.

Eh ! pourquoi ne me confesserois-je pas comme un autre ? Cette idée me rit ; & puisque la manie de s'accuser devient de mode, je veux m'accuser aussi. J'y perdrai quelque peu de l'estime publique, mais elle m'ennuie, elle a rendu mon existence monotone ; & puis dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Je n'ai jamais trop aimé mon mari, mais je ne puis légitimement abandonner sa cause ; d'ailleurs elle est juste : & je ne regarde le tort qu'on nous donne, que comme un ridicule mal entendu de la part des habitants de Paris.

Lorsque je dis que je m'accuse, c'est abso-

lument une plaisanterie de ma part, à laquelle mon intention n'est pas qu'on croie. Je me vante au contraire, je m'applaudis; & la relation fidelle que je donne aux Parisiens, de quelques anecdotes secrètes de ma vie, est consacrée à son amusement: les pauvres diables en ont besoin. L'alarme a été chaude, & je conviens de bonne foi que ce n'est pas notre faute, s'ils ont eu plus de peur que de mal.

Lorsque le destin qui arrange tout, me fit naître d'un sang illustre, je crus alors acquérir le droit de me livrer impunément à tous mes goûts; mais que j'eus lieu d'être détrompée! Gênée d'abord par les Gouvernantes, successivement par le *decorum*, je brûlois de jouir, & ne le pouvois pas; cependant je parvins à sauter à pieds joints sur la décence, & Dieu lçait comme j'en profitai: il ne m'en coûta que d'affecler de la réserve & de l'hypocrisie.

J'entendois parler tous les jours des charmants égarements de mon cher frere; ils me flattoint trop, pour ne pas me livrer à un exemple aussi séduisant. C'est quelque chose de bien précieux que la jouissance !

Mes prémices ne furent pas pour M. le Duc;

un Page les obtint. J'ai peine à résister à mon envie de le nommer ; mais ce seroit le sacrifier à la fureur de mes proches qui se font tout permis, & qui ne permettent rien aux autres, sur-tout aux femmes.

On me maria. Heureux état que celui du mariage, parmi nous autres de la haute espèce, qui ne ressemblons en rien à cette canaille populaire, qui à hérité de ses peres la sotise de tenir à la Foi Conjugale.

Les premières journées de mon hyménée, durent présager un fort bien fâcheux pour la tête de mon époux. Je ne veux de mal à personne, moins à lui qu'à tout autre ; mais si cette tête que j'ai nombre de fois pris soin d'orner, tombe comme les autres sous les coups que la haine universelle nous prépare & auxquels il est presque impossible de nous dérober ; mon seul vœu en la voyant séparée d'un tronc qui m'a presque toujours été inutile, est de la voir ornée du panache que j'y ai placé & qui doit à coup sûr donner à cette tête inanimée beaucoup plus de grace, que jamais la cocarde Parisienne n'en eût prêté à sa tête existante.

Que ces premières journées me causerent

d'alarmes pour la suite ; car malgré la ressource de mon Page ; il me restoit encore un peu de vergogne , & tromper mon mari me paroissoit un peu leste ; mais à bon chat , bon rat , pourquoi me trompoit-il , pourquoi ne m'offra-t-il la premiere nuit de ces noces , après lesqu'elles je soupirois , qu'un fantôme de mari ? Le bonnet présenta l'offrande sur l'autel ; mais le sacrifice n'eût pas lieu , malgré ses secousses & le tremblement occasionné par ses efforts inutiles (1).

Je résolus donc de cocufier mon cher époux & l'exécution suivit de près ; depuis un certain temps je ne paroissois pas à la Cour sans qu'un Garde du Roi ne fixat toute mon attention. Beau , jeune , grand , épaules quarrées , bien porté sur la hanche , en faut-il d'avantage pour exciter les desirs d'une jeune Princesse , logée au temps perdu & qui soupire après le coït ? A son aspect mes yeux

(1) Je puis certifier qu'en cela mon mari ressemble à bien d'autres ; mais son impuissance me fût bien plus cruelle qu'à toutes les délaissées , parce qu'il étoit jaloux , il y eût un Alphonse , Roi de Castille , qui fût atteint de cette moleffe , un &c. &c. ; il semble que ce soit un malheur attaché aux têtes couronnés.

s'enflamoient

s'enflammoient & ce n'étoit pas à coup sûr le rouge de la pudeur qui paroît mon visage. Cent fois mes regards attachés sur les siens, cherchoient à lui faire comprendre les vœux que je formois pour le posséder entre mes bras, & cent fois je restai sans réponse.

Le bal de l'Opéra, ce rendez-vous si propice aux amants, où la vertu chancelante expira tant de fois, favorisa ma flamme & m'offrit mon Hercule moderne, que ma passion me fit reconnoître à travers son déguisement. Je m'approchai de son oreille & lui dis serez-vous toujours insensible aux tendres avances d'une Princesse qui vous adore, & ne soulagerez vous pas l'ardeur dont elle est embrasée; alors mon galant cessa d'être sourd & me répondit sur le ton d'un homme que j'avois eu tort de croire un novice, je suis tout près à démentir vos conjectures, suivez-moi. J'acceptai le parti proposé, nous nous esquivâmes & une voiture de louage, dans laquelle le gaillard prit des arrhes, nous conduisit rue des Petits Champs, chez la Beaupré, Courtisane célèbre, tenant ses assises au Palais Royal, & qu'on sait être au poil comme à la plume.

Nous nous amusâmes à préluder, les baisers les plus ardents, les jeux de mains les plus vifs, les postures les plus lascives, tout fut employé, nous fûmes inondés réciproquement de cette liqueur plus délicieuse que le nectar servit à la table des Dieux. Je reçus sept preuves bien complètes de la vigueur de mon amant à bandouliere, dont l'apparence n'étoit pas trompeuse, & il me convainquit qu'à ce jeu, un Garde du Corps l'emporte sur un Prince.

Nous nous retirâmes; mais admirez l'inconcevable bizarrerie des femmes. Au retour, la tristesse s'empara de moi, ce n'étoit pas le regret d'avoir proclamé un cocu, au contraire, j'en ressentois une joie infinie, mais les objets de ma distraction & de ma rêverie étoient les yeux noirs de la Beaupré, ses sourcils arqués, ses lèvres de roses & son sourire gracieux. Je ne pus résister à cette impression & je me rendis dès le lendemain chez cette beauté bannale où à l'aide de quelques louis, je satisfis mes desirs & me rendis, dans cette seule séance, presque aussi scavante à ce jeu que la R.... & la Duchesse de Polignac sa charmante bonne.

Me voilà donc initiée dans tous les mystères
de Priape que je célébrai autant de fois que
l'occasion s'en présenta , que les meubles de
mon appartement & les gazons de mes jar-
dins me sont chers , sophas , bergeres , ca-
napées , vous fûtes les témoins muets de mon
ardeur amoureuse , & vous fçavez avec qu'elle
fureur lubrique je me vengeai de la froideur
insultante de mon oison d'époux.

Ce fût dans ce temps que le Comte d'Ar-
tois s'avisa de m'en compter & de vouloir
me ranger au nombre des gredines qui for-
moient sa cour : je le refusai avec mépris ,
non pas à cause de l'association infâme qu'il
se proposoit de faire ; mais par un motif de
 crainte. La mort du Prince Lamballe me fai-
soit trembler , & l'assurance où j'étois que ce
crapulueux libertin en étoit une des princi-
pales causes , me fit craindre , peut être avec
raison , qu'il ne voiturerât dans mon sang ce
poison déstruëteur appellé la V..... , & j'aimai
mieux me contenter de l'usé de *Genlis* , & du
voluptueux de *Conflans* , qui quoi que forts
dérangés , ne me laissoient pas envisager le
même péril.

Ce polisson de d'Artois se vengea de ma

résistance en me soufflant publiquement. Ce fut la première fois que mon grand époux sortit de son sang froid ; mon frere le fit ressouvenir du noeud qui nous unissoit , & les deux plus insignes poltrons de la terre , se présenterent sur le champ de bataille.

On les sépara , tous deux l'avoient prévu. Ils s'embrassèrent , redevinrent amis , & je n'en restai pas moins soufflée par un freluquet du sang royal. Une telle aventure étoit bien faite pour me livrer à la rage la plus forcenée. Je ne pouvois ouvertement satisfaire ma vengeance , je m'en dédommageai en secret par les outrages que j'accumulai sur la tête d'un lâche qui n'avoit pas sacrifié à mon ressentiment , le monstre qui m'avoit manqué.

On m'admit alors dans le sanctuaire des plaisirs secrets d'une grande Dame (1) que tout le Peuple déteste , non sans raison. (2)

(1) J'ose croire que personne ne s'y trompera. C'étoit dans celui de la voluptueuse Allemande , M... A... de F...

(2) Note de l'Éditeur. Ce même Peuple gémit de se voir forcé de mépriser souverainement une femme qui s'occupoit de sa destruction au sein de ses plaisirs. Adorer l'époux , détester l'épouse ; voilà les sentiments de la Nation.

Ce fut alors que je n'ageai dans une mer de délices, & que je fus forcée de rendre hommage au raffinement & aux connoissances approfondies de l'art avec lequel la grande Prêtresse de ce temple en dirigeoit les mysteres.

Vous vous croyez bien versés dans cet art enchanteur, vous ornements des B... de la Capitale, le besoin, la luxure vous en a fait rechercher avec soin tous les secrets, vous mettez en usage tous les moyens indiqués par le libertinage pour tirer d'un marbre l'essence de la vie; mais laissez pavillon devant nous. Venez à cette école y admirer les scènes voluptueuses qui s'y passent, contempler nos ressources, admirer nos jouissances presques inconnus; & vous conviendrez que sur cet article vous ne savez rien, ou du moins très-peu de choses. (1)

Je vis présider là mon ennemi capital, & la circonstance forma notre réconciliation;

(1) Ce Comité d'abominations a long-temps cherché un écrivain de confiance pour donner au Public la connoissance de ces séances effroyables, sous le titre de nouveaux Tableaux de l'Arétin l'ainé, exécutés par une puissante Dame & ses favoris.

je ne fus plus si difficile , & je ne m'en repentis pas.

Nous ne paroissions occupés que de nos plaisirs , & cependant nous formions le plus horrible complot, pouvois-je refuser mon consentement à la destruction qui se méritoit , lorsque les trois principaux Auteurs de ce dessein avoient trouvé le moyen de m'étourdir sur ce chapitre , en me faisant éprouver les plaisirs les plus piquants.

Au fond , peu m'importe que nous ayons eu le dessous , la perte seule de mes jouissances m'excite au regret ; mais je m'en console dans l'espérance d'en posséder bientôt de nouvelles.

Voilà tout ce que j'avois à vous dire , ce n'est ni le remord , ni la rage qui m'ont fait consentir à produire ce détail. Je n'ai fait que suivre l'exemple , & je me soucie peu de son effet. Mon unique but est de courir toute ma vie après le plaisir , puissai-je expirer dans ses bras. *LOUISE - MARIE - THÈRESE - BATILDE-D'ORLÉANS, Duchesse de Bourbon.*

Il ne reste plus que cette ressource.

Allons , Monsieur Duchemin , (1) c'est à

(1) Je ne scais trop pourquoi on souffre ce coquin se promener tranquillement au Palais Royal & dans les au-

mon tour à sauter le fossé, vous êtes Secrétaire de mes commandements, l'organe de mes volontés; mettez-vous là, & employez, par reconnaissance, l'art de donner une tournure avantageuse à ce que je vais vous dicter. Vous le devez à tous égards. D'un homme de rien, mes bontés ont fait quelque chose, (2) il est vrai que votre femme a fortement appuyé vos sollicitations, & que c'est à ces mouvements agréables & à ses complaisances variées que vous devez votre fortune; mais vous ne l'avez pas moins faite à mon service, ainsi donc, donnez-moi des preuves que vous y êtes sensible.

Il s'agit de glisser légèrement sur les cas

tres endroits publics, lorsque ses Confrères ont été pendus dans les révoltes dernières.

(2) Ce Duchemin, le plus grand des gredins que Paris recelle dans ses murs, est le fils d'un Artisan, depuis Clerc de Notaire, ensuite Avocat sans cause & parvenu, par les moyens les plus bas & les plus infames, à la charge qu'il a occupé près de ce Prince qui ne vaut pas mieux que lui; il jouit de 12,000 livres de rente, & difame actuellement son maître dont il étoit mercure & confident intime.

graves , & de me blanchir le plus que vous pourrez aux yeux d'un Peuple qui agit un peu brusquement dans ses actes de vengeance ; & qui , me tenant en sa puissance , ne feroit pas plus de distinction de l'illustre sang de Bourbon que de celui d'un faquin d'Intendant de Paris , & je vous avoue que je ne suis pas tenté de lui donner cette satisfaction.

Je vous prie de traiter , de bonté , les fruits de mon éducation qui ne sont en effet que de l'ignorance & de la bêtise , jusqu'à l'âge de quinze ans , je passai pour un vrai prodige de l'une & de l'autre , & ce ne fut que d'après les lectures obscenes qui m'ont été confiées par les jeunes Princes , plus au fait , que je commençai à secouer le joug de l'ignorance & les petiteffes ordinaires de la puberté.

Mon mariage fut projeté , résolu , conclu presque dans le même instant , & je conviens , de bonne foi , que la jouissance d'une personne charmante , qu'on me donnoit pour vertueuse , me flattoit beaucoup moins que l'exploitation de certaines Grisettes dont mon complaisant beau - frere m'avoit procuré la connoissance.

Elle n'eut pas lieu de se louer beaucoup des premiers temps de l'hyménée : la chronique dit qu'elle m'a donné des substituts ; cela peut-être ; mais sur cet article je suis comme notre chef (1) au dessus du vulgaire, ce n'est qu'à la canaille à se montrer sensible à une semblable bagatelle, & à joindre à ce ridicule celui d'aimer sa femme. Je n'ai jamais eu, graces au Ciel, ce défaut populaire, & je m'en glorifie. Passons.

La blanche Colombe me donna dans l'œil ; ce gosier ravissant du théâtre Italien me dégourdit tout-à-fait. Ah ! Monsieur Duchemin, que cette friponne est charmante ! Quels plaisirs elle m'a fait éprouver ! Je n'y scaurois penser sans..... Mais continuons. Cette Syrène artificieuse adoroit son cher Dargens ; moi qui suis complaisant, je lui laissai ; il fut l'agréable, & moi l'utile.

Il est, comme vous scavez, passablement fripon, ce Dargens. Tenez, Monsieur Du-chemin, je ne scais auquel de vous deux je donnerois la préférence : il fit de faux billets

(1) Est-ce le chef du Peuple, ou du parti des Aristocrates dont ce Prince veut parler ?

de loterie : la Justice s'en empara : l'amante désolée vint implorer mon appui ; & à ma demande , le Parlement donna la grace sans difficulté , & fit pendre deux jours après un malheureux domestique *soupçonné* d'avoir volé son Maître. Moi , dans le même moment , je condamnois froidement un misérable Braconnier qui avoit battu un de mes Gardes de Chasse , plus coquin que lui , à la même cérémonie. Si vous croyez que ces misères puissent me faire tort dans l'esprit public , brodez , Duchemin , brodez.

Je me consolai dans les bras de la Dugazon , des infidélités de Colombe , & j'eus la bassesse d'attendre une demie heure dans l'anti-chambre de Contat , que mon cousin d'Artois eût reçu une provision de ses faveurs pour avoir mon tour : n'est-il pas juste qu'un clou chasse l'autre , & que le premier venu en graine ? C'eût été un rustre , que cela auroit peut-être été la même chose.

Je me dégoûtai des Actrices qui traitent ordinairement sans respect les Princes qui couchent avec elles , & je portai mon encens dans la maison de Penthièvre où je fus rebuté. La farouche vertu de la Princesse

Lamballe m'effraya. J'étois brouillé avec d'Artois qui, comme de raison, s'étoit offensé des refus de ma pigrieche épouse, & lui avoit donné une petite leçon de complaisance dont il fallut que je me formalisasse pour la forme.

Le beau-frère avoit changé de vie & arboré la réforme : sa scrupuleuse épouse l'avoit rangé ; & tristement isolé depuis son retour d'Ouessant ; il ne s'amusoit plus qu'à bâtrir. La belle occupation pour un Prince du Sang royal ! il est vrai que ce passe-temps que le Parisien traitoit d'avarice, s'est converti en bienfaisance. Qu'est-ce que cela me fait à moi, j'ai toujours méprisé de pareils exemples.

Je ne scavois plus que faire ; je m'amusai à séduire les femmes des gens qui m'étoient attachés, jusqu'à la Valetaille ; vous m'offrîtes la vôtre ; & vous devez vous rappeller avec quelle complaisance je reçus cette offre, & le profit que j'en retirai. Mais consolez-vous, vous n'en êtes point cause.

Comment filer le temps avec des créatures infiniment plus bête que moi qui ne le suis pas mal ? Cela n'est pas aisné ; aussi l'ennui ne tarda-t-il pas à me ronger ; & j'y autois succombé, si la fantaisie de me mêler des affaires publi-

ques , ne m'eût procuré quelqu'occupation. Je crois , Monsieur Duchemin , que je me suis bien montré dans cette circonstance , & que je déclamai hautement contre le Parlement que jusqu'alors nous avions regardé comme un Corps de paille , & qui se montra rétif ; nous ignorions que dans ce Corps étoit logée une ame de fer : il vient de nous en donner une preuve bien convaincante , en adoptant toutes les idées de la cabale , en s'en déclarant le partisan , & en se rangeant au nombre de ces Membres obscurs.

C'étoit parbleu une entreprise bien conçue que celle de cette Cabale ; aussi en ai-je aveuglément signé le plan. C'est bien dommage que le Diable s'en soit mêlé & ait fait évanouir des projets aussi admirables , dont la chute nous a forcés à déserter comme une troupe de Brigands , & à abandonner à nos Maître actuels , une partie de nos biens qui , ne suffisant pas à les calmer , les excitent à rechercher le reste , & à nous prescrire des loix à coups de canon.

Mais en bonne conscience , Monsieur Duchemin , il y a de la démence à cet acte courageux , qu'ils appellent dévouement patriotique ; est-ce que de fait les possessions du Peu-

ple ne doivent pas appartenir aux Princes ?
Je n'en suis pas bien sûr : éclaircissez moi ; car
j'y vas tout bonnement.

Quoi qu'il en soit, nous voilà gîtés au hasard, sans trop savoir ce que cela deviendra.

On dit que Breteuil s'est réfugié à la Trape : j'ai quelqu'envie d'en faire autant nous nous amuserons à y faire des spéculations ; & après avoir vécu en vrai tyrans de l'Etat, en ennemis de nos semblables, nous finirons peut-être à y mourir comme des Saints, sans en être dignes. Cela seroit beau.

A votre avis, voilà une excellente idée qui m'est venue là. Je vous charge de la publier comme très-certaine, & par une pompeuse dissertation sur ma vertu renaissante ; tâchez d'abuser le Peuple, rien de si facile.

A cet effet, revolez à Paris ; mais sur-tout défiez-vous du Réverbere : ne parlez pas de moi ; je ne répondrois pas de vous ; & si jamais la sequelle revient sur l'eau, comptez sur les sentiments de LOUIS-HENRI-JOSEPH, Duc de BOURBON.

Tranquille dans le crime, & saufé avec douceur.

Si j'avois trouvé une épigraphe plus forte,

pour établir mon caractère , je m'en serois servi , & j'aurois borné là la confession de mes dérèglements ; à défaut de cela , j'emploie les détails ; & , si ma grande sincérité révolte , j'invite mes lecteurs à croire que je ferai les plus grands efforts pour changer de vie , quoique je sente bien que chacun , ainsi que moi , désespérera de les voir couronner par le succès.

Le libertinage le plus affreux dirigea les premiers pas que je fis dans le monde ; à peine avois-je atteint vingt années , qu'une infame corruption de mœurs fixa sur moi les yeux du Peuple , & m'attira la réputation dont j'ai toujours joui.

Si la peinture fidele de la dissolution à laquelle je me livrai , n'allarmoit pas trop la décence & la pudeur , avec quel plaisir j'entrerois dans le détail de la moindre circonstance ; mais comment , sans rougir , produire des scènes plus horribles & plus dégoûtantes que celles de la vie de l'illustre D. B. , Portier des Chartreux.

J'essayai d'abord à mettre de mon côté le Public , par des apparences favorables ; j'étois déjà parvenue à détruire les impressions

qu'il avoit prises contre moi , lorsque cette gênante dissimulation me fatigua. Je levai totalement le masque , & ne lui montrai plus dans moi qu'un monstre capable de tout , & souillé par les plus abominables excès.

On parle des orgies scandaleuses de la R & de sa favorite ; on les cite comme le *ne c plus ultra* de la débauche. Fadaises , pures pécadilles , en comparaison de mes hauts faits. Que n'ai-je joui du précieux avantage d'être réunie à ce couple infernal , pour lui dévoiler tous mes secrets , & le convaincre que la force de mon tempéramment l'emporte sur les leurs , & qu'à cet égard je suis Ribaude & demie !

Le mariage n'étoit pas un lien suffisant pour m'arrêter , & mon cher Marquis peut se flatter d'être orné de ma façon , & que l'Auteur du mémorable Catalogue des Cocus , ne l'a pas mis impunément sur sa Liste.

Chacun se décore à sa maniere ; & le panaque glorieux que porte mon époux , me flattoit plus sur sa tête , que la Couronne Civique.

Cette alliance étoit on ne peut mieux assortie ; & je ne me dispense des renseignements que je pourrois donner sur son compte , que

d'autant qu'ils sont connus de tout le monde ; & que la maison de Fleury a toujours été l'objet de l'exécration publique (1).

N'être qu'une libertine ordinaire , si donc. Une femme de qualité jouer communément le rôle d'une grise. Ce n'étoit pas-là où résidoit mon ambition ; il falloit quelque chose de plus pour cimenter ma gloire , & je l'ai toujours fait consister à surpasser nos modernes Messallines.

Si cette luxurieuse Romaine revenoit sur terre ; je voudrois faire assaut de lubricité avec elle , je défierois sa vigueur d'égaler la mienne. Je la forcerois à me rendre les armes , & j'épuiserois à coup sûr les forces d'un bataillon. Je fçus forcer la volupté jusque dans ses derniers retranchements , les Athletes les plus vigoureux sortoient d'entre mes bras incapables de goûter de long temps les plaisirs

(1) Tout Paris fut témoin des horreurs du sieur de Joly-de-Fleury , dans le temps du Parlement Meupou ; ce vil gredin s'étoit vendu à cet indigne Chancelier ; Meupou , Terray & Fleury dévasterent la France de nos jours ; la R , Polignac & d'Artois l'ont mis à deux doigts de sa perte. Ces deux Triumvirs sont nés pour porter l'horreur & le désespoir sur leurs pas. Puisqu'il la trace de ces fléaux publics être perdue à jamais !

de

de l'amour , & la partie qu'ils employoient à assouvir la brutalité de mes feux dévorants pouvoit être déposée sur les Autels de Priape comme le Trophé le plus convaincant de leur défaite & de mon triomphe.

Je parvins bientôt à faire craindre de s'y exposer , & l'appas des plaisirs ne pouvoit l'emporter sur l'appréhension de se retirer de mes bras , énervés , le besoin , les désirs me consummoient , & j'employai la majeure partie de mon temps à me procurer , dans les deux sexes , des objets capables de me satisfaire.

Mes regards languissants erroient ça & là pour rencontrer de nouveaux admirateurs de mes charmes , lorsqu'ils se fixerent au Palais Royal , N° 33 , une Nimphe de ce paradis de Mahomet , fit naître en mon sein toute l'ardeur de la concupiscence & de la paillardise , je ne pus me contraindre & je fis à la belle Trial , l'aveu du sentiment qu'elle m'inspiroit.

Je l'attirai chez moi & pour la première fois de ma vie , je vis une Prêtresse de la volupté parler le langage de la vertu & se refuser à mes empressements. Promesses , présents , j'employai tout inutilement , & je n'eus

D.

d'autre ressource que celle de l'index pour suppléer à ce refus humiliant.

Parut alors la chronique arétine , je commençai à trembler sur la publication de mes galantes prouesses , & je fis proposer vingt-cinq louis à son aimable Auteur pour garder le tacet. Admirez la fermeté de cet ingénieux Ecrivain : qui moi , répondit-il , à mon entre-méteur , je vendrois mon silence à cette infame créature. Je préférerois l'argent au doux plaisir de dévoiler son odieuse conduite ? Retournés à celle qui vous envoie & assurés l'a , que bien loin de remplir ses vues , elle fera la premiere P..... que je désignerai dans la seconde partie que je me propose de mettre au jour.

Me f..... de sa résolution , fût le seul parti qui me restoit à prendre. C'est ce que je fis ; & je me remis sur nouveaux frais à tailler de la besogne à cet impertinent Nouveliste.

La plus grande partie de mes amants s'unissoit à la cabale , je voulus en être & j'ajoutai cette action criminelle à mes autres forfaits.

Proscrite , de même que ces exécrables Ministres de la vengeance , je m'attends au même sort. Mon seul regret en mourant sera de n'en

exciter aucun, & mon dernier soupir pourra seul faire exhale avec mon ame toute la rage qui me possede. La Marquise DE FLEURY.

TALIS PATER, TALIS FILIUS.

Je fais donc nombre des cruels aristocrates sans y avoir autrement consenti que par une lâche signature ; & pour plaire au détestable Auteur de mes jours , j'ai souscrit à la destruction d'un Peuple qui avoit conçu de moi les plus favorables espérances.

Quel repentir n'ai-je pas de ma basse com-
plaisance ô François ; daignez-en recevoir la
sincere expression & le désaveu que j'en fais !
Non , ce ne sont point les tourments qui m'ef-
fraient , la honte seule m'accable , & le remords
déchirant assi ge mon cœur.

Mais , que dis-je , & suis-je donc en effet si criminel ? Non , peuple , je m' gare sur la nature de mes sentiments , & je prends le désespoir & la fureur pour le repentir. En signant cette fatale proscription , je me sentis animé des mêmes impressions qui nous domin oient tous , & je ne vous regardois plus que comme

des victimes assurées du despotisme & de la barbarie.

Loin que votre destinée ait excité en moi la moindre compassion, votre ruine me paroissoit d'avance un spectacle enchanteur, j'en savourois tous les délices, & les funestes cris de la mort retentissant à mes oreilles eurent été pour moi la source d'un nouveau plaisir.

Le corps d'un ennemi mort, sent toujours bon, disoit François premier, l'ame de ce Roi barbare à passé dans la mienne, & la vue de vos cadavres palpitants m'auroit enchanté, je me serois plu à rechercher dans vos entrailles un reste de vie pour pouvoir insulter à vos souffrances.

Vous frémirez d'indignation à cet aveu ; mais dût-elle s'accroître encore, je ne changerai jamais de sentiment, & formerai loin de vous, à l'abri de votre vengenace, les vœux les plus ardents pour votre perte.

Je vois d'ici couler vos larmes, & vous interroger les uns les autres, sur les motifs d'une telle barbarie ; vous avez peine à en concevoir l'étendue, les voici :

Vous arborée l'étendart de la liberté, & vous prétendez vous soustraire à notre pou-

voir, avez-vous pu croire que nous verrions impunément un Peuple libre, & le sacrifice de nos droits annéantis par une ligue roturiere ?

Pour empêcher ce triomphe populaire & écraser nos ennemis, nous entourons le trône d'être dévoués à toutes nos volontés.

Déjà nous voyons arriver le jour qui doit éclairer ces scènes horribles ; les bourreaux sont aux portes de la Ville ; ils ne veulent que du sang, & Lambesc leur en promet, & les excite à le répandre sans pitié.

Inquiet avec raison de l'approche redoutable des troupes étrangères qui viennent à grand pas investir la Ville, l'Assemblée Nationale se trouble & sollicite auprès du Roi leur éloignement.

Louis, trompé par les Ministres placés par nous & dont l'ame est infectée du noir poison de la jalouse, refuse hautement, & cette perfide Assemblée touche à l'instant de sa destruction. Ses Membres principaux doivent être les premiers immolés à notre fureur, & ma main ferme encore, se prépare à seconder les assassins qui les doivent égorguer.

Lally, Mirabeau, Liancourt, Bailli, il est

inconcevable que vous existiez encore d'après la prudence de nos précautions ; vous contempez avec satisfaction ce coin funeste à nos chers Partisans , & nous ne sommes pas vengéz. Le Peuple met nos têtes à prix , nos noms sont voués à l'opprobre , & l'indignation n'ait à notre approche dans les lieux où nous allons refugier notre existence.

Comment pourrois-je me repentir d'avoir suivi le torrent illustre de l'aristocratie ? Avec le lait , j'en ai succé tous les principes , & le poison de la Barbarie circule dans mes veines avec le sang.

A quiles dois-je , ces affreux principes ? à mon Pere , sur les traces duquel je marche dignement , qui corrompit mon cœur , égara ma raison & me rendit semblable à lui. Aux Instituteurs de mes premières années qui m'ont accoutumé à regarder le peuple comme de vils esclaves sur lesquels nous avions les plus grands droits , & aux Prêtres qui ne pouvoient sans nous exercer leur tirannique domination.

Avec quelle soumission j'écoutai les exhortations fanatiques de ces derniers. Avec quel art ils ont fait passer dans mon cœur leurs maximes empoisonnés. Les Jacques Clément ,

les Ravaillac , les Damiens & tant d'autres étoient selon eux les plus célèbres du Martirologe , & la palme sacrée appartenoit de droit à leurs imitateurs.

Ce langage inique fructifia dans mon sein ; ces affreux axiomes , ont déterminé mon ame incertaine , le mensonge , l'intrigue & la fourberie ont été l'ame de notre politique , & nous osons tout attendre. Oui , nous osons espérer que quelque révolution nous replacera au rang que nous perdons , que nous verrons les François humiliés embrasser nos genoux pour demander une vie que nous ne leur accorderons qu'aux conditions les plus dures. Mais en attendant cette heureuse circonstance , les vœux que nous formons puissent-ils être exaucés ! Nous recueillerons alors les fruits de notre vengeance. Quelle douce satisfaction pour nos cœurs ! Il n'en est pas de plus pures. La soif du sang nous dévore , quand viendra le jour heureux où nous pourrons l'étancher ! tel est le desir , de

N.... DUC D'ENGHUIEN.

AU DERNIER LES BONS.

Quelle affreuse relation , dit à son tour , M.de

Juigné, notre respectable Archevêque de Paris, en se signant dévotement. Quel peut être le scélérat assez irréligieux pour oser attaquer mes moeurs, ma droiture, mon caractère & ma Religion ? Moi qui en ai donné tant de preuves & qui me suis attiré les hommages du Peuple.

Il est vrai que si le fanatisme a gravé mon portrait, & que l'Artiste ingénieux se soit plu à l'orner des emblèmes évangéliques, que si la multitude s'est souvent prosternée devant cette effigie, l'engouement a cessé, je ne domine plus que les esprits foibles, & la même main qui mania le burin pour transmettre aux sots les traits révérés de leur Archevêque, s'est sans doute armée d'immondices pour se conder le Peuple dans les derniers honneurs que j'en reçus à Versailles.

Qu'avois-je donc fait pour mériter cette avanie ? J'affermissois la Religion chancelante, & je rétablissois le culte ; il est vrai que je privois la France de son Sully, de son plus ferme appui, je servois de la sorte un parti alors puissant qui vouloit placer au ministère une de leur affidées créatures, & tout cela pour un changement de coiffure : car par ce moyen

moyen je troquais ma toque violette contre un chapeau rouge. Le Nonce du Saint Pere m'en avoit donné sa parole, & je le crus bonnement, quoiqu'il soit l'Apôtre déclaré de la politique & de la fourberie.

Il faut convenir que j'étois un grand sot de me livrer à cette illusion. On m'accusé d'ineptie, & l'expérience me convaincu que ce n'étoit pas sans raison. Quelle sottise en effet de ne pas m'apercevoir que je n'étois la qu'un foible instrument employé par les ennemis de l'Etat, qui se seroient partagés les fruits de ma basse intrigue tout en riant de ma folle crédulité.

On m'accuse d'hypocrisie, je conviens qu'il en est quelque chose; mais n'est-elle pas aussi nécessaire à la dignité du Sacerdoce que la politique auprès des Rois. Mais pour Tartuffe, ah! Quelle horreur! il est vrai que les yeux baissés, poussant de longs sanglots par intervalle; j'en saisiss à peu-près le langage pour plonger dans l'erreur le Monarque le plus confiant, & abuser saintement sa Religion en le trompant odieusement.

Combien je vous regrette mes vingt mille livres, en me désaisissant de vous, je sacri-

fiois à la nécessité. J'en ai versé les larmes les plus ameres, & j'aimai beaucoup mieux me priver de cette somme que de m'exposer à devenir un nouveau Saint-Etienne, sans posséder, comme ce Diacre, la palme bienheureuse du Martyr,

Espérance trompeuse ! vous avez cruellement séduit mon cœur. Je m'attendois à devenir sous peu, un Cardinal honoré, & la seule différence qui existe dans mon sort, est que je ne suis que de Juigné. Honni, baffoué & brocardé des gens de bien.

O mon Châlons que je suis au désespoir de t'avoir abandonné pour un vain point de gloire. Dans tes murs, je disputois à Dieu même une partie de sa Puissance & de sa Divinité, tout fléchissoit le genouil devant moi. Actuellement relégué dans l'Archevêché, ou personnage inutile à l'Assemblée des Etats, à mon passage, les regards de l'ironie s'attachent sur moi; je ne donne plus ça & là que quelques bénédictions dont la plupart est reçue avec le ris méprisant d'une vile populace qui sçait à quoi s'en tenir sur leur essence & leur validité.

Allons, tout vu, tout considéré, le Peuple n'a pas tant de tort, Ses jugemens sont avoués

de l'être suprême. Il faut m'y rendre, & je me résigne. Oui, jusqu'alors je fus un cafard, un tartuffe, un hypocrite, un faux dévôt. Plus de tout cela, soyons humain, charitable, compatissant ; montrons aux hommes un exemple vivant de l'humilité des premiers Evêques, & rendons-nous digne de sa confiance en ne leur laissant plus voir qu'un homme remplissant dignement les fonctions de son caractère.

DE JUIGNÉ, Archevêque de Paris,

F I N.

N. B. L'Editeur de ces Confessions recommande au Public la même précaution à l'égard de ces aveux, que pour la Confession du Comte d'Artois. Les faits seuls sont véritables & ont été receuillis avec la plus scrupuleuse attention ; il n'y entre point de partialité, & la vérité seule en a dicté toutes les phrases.

Cet Ouvrage peut servir de pendant à la Réception du Comte d'Artois, chez l'Électeur de Cologne, contenant 40 pages d'impression.

2. 52 30 1 1940 12 31 1942

卷之三十一

5 85 1 2 3 4

